

VI

L'ANNEAU ENCHANTÉ

AVANT l'invasion des Sarrasins, il était six frères et leur sœur, très pauvres, très pauvres, leurs parents étant malades et ne pouvant travailler.

Un jour qu'ils avaient été chercher des châtaignes dans le bois voisin et qu'ils n'en avaient presque pas trouvé, le plus petit dit à ses autres frères :

— « Je veux aller par le monde afin de voir si je puis faire fortune. Au bout de la semaine je viendrai vous dire ce qui m'est arrivé. »

Et le petit frère partit.

Il marchait depuis plusieurs jours lorsqu'il vit une petite maison au milieu d'une forêt.

— « Enfin, se dit-il, je pourrai me reposer quelques instants et manger un morceau de pain. Pan ! pan !

— Qui est là ?

— C'est moi. »

Voyant que c'était un homme, la maîtresse de

la maison, qui était fée, laissa tomber son anneau comme par mégarde.

Le petit frère le vit et le mit à son doigt en disant :

— « Ah ! le bel anneau ! »

Mais aussitôt son corps se couvrit de poils, deux cornes lui poussèrent, ses oreilles s'allongèrent et ses deux mains se changèrent en pieds de bouc.

Il venait, en effet, d'être transformé en bouc.

— « Bée, bée, bée ! » faisait le petit frère ; mais rien ne put le faire revenir à sa forme primitive.

La fée le lia, le fit entrer dans la cave et lui donna de l'herbe bien fraîche.

Voyant que leur frère n'arrivait pas, les cinq autres voulurent aller à sa recherche.

Ils partirent successivement ; mais, arrivés à la maison de la fée, tous ayant mis au doigt l'anneau qu'elle leur jetait, eurent le même sort que leur cadet. —

La sœur voulut partir, elle aussi.

Elle était belle et bien faite, les yeux bleus et les cheveux noirs ; elle s'appelait Milia.

Chemin faisant, la petite sœur rencontra un grand oiseau ; entré dans un buisson, il n'en pouvait plus sortir, malgré tous ses efforts.

La jeune fille prit son couteau, coupa les ronces et délivra l'oiseau, qui se mit à voler en disant :

— « Merci, merci, Milia; merci, merci, Milia. »

Celle-ci continua sa route; comme la nuit commençait à tomber, elle s'assit sous un arbre pour manger un morceau de pain.

Pendant son léger repas, elle vit venir une pauvre vieille femme qui avait grand' peine à se traîner.

Milia courut à sa rencontre en lui disant :

— « Ma bonne mère, appuyez-vous sur moi; venez vous reposer un instant et partager le peu de pain qui me reste encore. »

A peine avait-elle achevé ces mots que Milia resta éblouie. La vieille femme s'était transformée subitement en une belle fée parée d'un admirable collier de perles fines, et vêtue d'une magnifique robe bleue et rose, toute brochée d'or.

— « Que veux-tu? je suis puissante, demande et tu seras satisfaite.

— Je voudrais savoir où sont mes frères; sont-ils morts ou vivants?

— Tes frères vivent encore, mais il te sera bien difficile de les reconnaître. Pour les trouver,

tu n'as qu'à continuer ta route, droit devant toi. Ils sont enfermés dans la première maison que tu trouveras sur ton chemin.

— Merci, bonne fée. »

Et Milia partit.

Après avoir marché des heures et des heures, la petite sœur aperçut une maison.

— « C'est là qu'ils sont, sans doute, » pensa-t-elle, et elle marcha plus rapidement.

Milia n'en était pas à cinquante pas que la méchante fée l'aperçut.

Vite elle jeta son anneau.

Mais un grand oiseau passa et l'emporta dans son bec.

C'était l'oiseau que la jeune fille avait délivré.

— « Pan ! pan !

— Entrez. »

Milia entra.

— « Asseyez-vous un instant, que j'aie vous chercher à manger; vous devez être fatiguée. »

Et la vieille sortit.

L'oiseau vint alors frapper à la fenêtre.

— « Milia, n'accepte rien de cette méchante femme ou tu seras changée en statue. Tes frères, métamorphosés en boucs, sont enfermés dans la cave. »

La vieille fée entrait au même instant.

— « Tenez, mangez un morceau de ce gâteau et buvez un peu de ce vin exquis.

— Merci, madame, je n'ai ni faim ni soif.

— Comment, après un si long voyage ?

— Je n'ai besoin de rien ; si vous voulez me faire plaisir, laissez-moi dormir tranquillement dans ce coin.

— A votre aise, ma bonne enfant. »

Cependant la fée pensait :

— « Il ne faut pas que cette petite m'échappe, je veux l'avoir à tout prix. »

Et elle alla chercher un collier d'or et des robes changeantes comme le ciel.

— « Puisque vous ne voulez rien accepter, prenez au moins ces objets, pour qu'il ne soit pas dit qu'on s'est reposé chez moi sans emporter quelques marques de ma bonté.

— Que voulez-vous qu'une pauvre fille fasse de toutes ces merveilles ? Robes et collier seraient bien vite gâtés au milieu de tous les buissons qu'il me faudra traverser. »

Voyant toutes ses ruses déjouées, la fée perfide s'étendit sur son lit et s'endormit profondément.

L'oiseau revint frapper à la fenêtre.

— « Milia, réveille-toi; réveille-toi, Milia.

— Que veux-tu ?

— Tue cette méchante fée, autrement elle trouvera bien le moyen de te faire périr. Prends ensuite la chemise qu'elle porte et mets-la sur toi, tu auras ainsi la puissance de cette magicienne. »

Milia se leva doucement et, prenant un couteau qui était sur la table, coupa la gorge à la méchante femme; elle la déshabilla ensuite, prit sa chemise et s'en revêtit.

Son esprit s'éclaircit à l'instant. Une foule de choses qu'elle pensait être des mystères impénétrables, lui furent expliquées.

Avant d'essayer de sa puissance, Milia visita toute la maison.

Dans une salle étaient quantité de statues, et deux d'entre elles étaient placées dans une niche.

C'était un roi et une reine enchantés par la magicienne.

Puis Milia descendit à la cave.

Elle y vit six boucs d'une maigreur extrême, bien qu'ils eussent à manger en abondance.

— « Ah ! les pauvres bêtes ! et dire que voilà mes frères ! »

Et la bonne sœur, se prit à pleurer. A l'ins-

tant elle aurait voulu les faire revenir à leur premier état, mais elle ne savait comment s'y prendre.

Elle se souvint heureusement que sur la chemise de la fée était écrit :

« Chemise, chemise, jusqu'à la mort,
En ce que je veux obéis-moi. »

Milia dit ces mots, puis pensa :

— « Chemise, chemise, fais que ces boucs redeviennent hommes comme par le passé. »

Et aussitôt les boucs perdirent leur poil, leurs cornes tombèrent et leurs pattes se changèrent en deux mains et en deux pieds d'homme.

Jugez de la joie de Milia. Elle sauta au cou de ses frères, qu'elle reconnut bien vite, et, pendant longtemps, ils s'embrassèrent avec transport.

-- « Où est la vieille fée qui nous a changés en bêtes ?

— Elle est morte, et j'ai toute sa puissance.

— Comment cela ? En quoi consiste ce pouvoir ?

— Je ne puis vous dire mon secret. Je vais délivrer, maintenant, tous ceux qui sont dans ce château. »

Cela fut bien vite fait.

Le roi, la reine et toutes les autres personnes remercièrent bien Milia, comme vous le pensez ; ils voulaient lui offrir des châteaux et des villes, mais celle-ci refusa. N'avait-elle pas la chemise de la fée pour posséder tout ce qu'elle désirait ?

Grâce à son pouvoir, la jeune fille fit sortir de terre de beaux carrosses dorés et les distribua à toutes les personnes qui se trouvaient là, afin qu'elles pussent retourner à leur maison.

Elle-même en prit un et y attela deux beaux chevaux, plus rapides que le vent.

Elle arriva ainsi chez ses parents, qui furent émerveillés, la voyant avec ses frères en pareil équipage.

— « Ah ! mon Dieu, mon Dieu, notre fille a la fortune ! » se disaient-ils.

Et ils étaient contents.

Malheureusement la chemise devint si sale, si sale, que Milia voulut un jour la donner à laver.

On l'étendit au soleil pour la faire sécher.

Un vagabond l'aperçut, s'en empara et prit la fuite.

On eut beau chercher bien longtemps, jamais on ne put la retrouver.

Milia mourut désespérée d'avoir perdu la précieuse chemise à laquelle était attachée toute sa puissance.

Quant à ses frères, qui s'étaient mis à la recherche du voleur, on n'en eut jamais de nouvelles. Si j'apprends quelque chose sur leur compte, tenez pour certain que je vous le raconterai.

*(Conté en 1881 par Mademoiselle Adélaïde de Alma,
de Porto-Vecchio).*

VII

LES DEUX BOITES

LE fils d'un grand roi aimait une jolie charbonnière.

Lorsque ses parents connurent cette passion, ils entrèrent dans une grande colère et le forcèrent à épouser une riche princesse qui, quoique jeune encore, avait eu bien des amants.

La nuit de ses noces, la princesse craignit que son époux ne s'aperçût de sa mauvaise conduite; aussi envoya-t-elle sa chambrière chercher dans